

M^{me} LE BAS DE GIRANGY, NÉE BOQUET DE COURBOUZON.

Je redoute toujours extrêmement d'écrire sur les grandes morts, tremblant de me trouver par trop au-dessous d'une pareille tâche. Ainsi l'ai-je senti, il y a peu de mois, cherchant à retracer la vie sans peur et sans reproche du brave général Collomb d'Arcine, et aujourd'hui c'est encore à redire de bien hautes vertus que je dois m'attacher, d'autant plus hautes, d'autant plus rares, qu'elles ont passé et voulu passer simples, modestes et sans bruit.

La femme exceptionnellement vénérable qui vient de finir saintement une sainte vie de 92 ans, est certainement l'une des gloires les plus vraies de notre province, comme elle en fut l'un des types les plus complets. D'abord jeune fille pleine de charme, puis jeune femme toute à ses devoirs, plus tard vraie mère de douleurs, enfin et jusqu'au bout modèle accompli de toutes les douces et fortes vertus du vieux temps. Fille aînée du baron Boquet de Courbouzon, président au parlement de Franche-Comté, et de Marie-Bénigne Chiflet, sœur aînée de mon père, M^{lle} Marie-Marguerite-Françoise de Courbouzon épousa en 1791, âgée de dix-sept ans à peine, M. Charles le Bas de Girangy, d'une famille originaire du Berry, dont le nom patronymique se retrouve dans les familles du Plessis et de Bouclans.

A peine mariée, il fallut fuir; les grandes eaux de la révolution montaient. M. et M^{me} de Girangy franchirent la frontière allemande, et, croyant, comme la plupart des émigrés, ne s'éloigner que pour quelques semaines, quelques mois tout au plus, s'arrêtèrent à Trèves. Trois ans après, le flot gagnant, il fallut fuir encore, ils passèrent le Rhin.

Ici, déjà bien réelles vont s'accroître les douleurs de cette femme si jeune encore; M. de Girangy, voulant servir la cause de la royauté proscrite et contribuer, s'il était possible, à délivrer la France des hideux pouvoirs qui l'opprimaient, laissa sa femme et deux toutes jeunes enfants

aux soins de M^{me} de Courbouzon et de quelques parents ses compagnons d'exil, et entra dans les rangs de l'armée de Condé. Quelle école de douleur pour celle dont il s'éloignait ! Avec quelle anxiété ne suivait-elle pas les détails et les chances de la guerre ! Enfin, au licenciement de 97, M. de Girangy rejoignit sa famille, qui se trouvait alors à Hanôvre.

Au 18 fructidor, les nouvelles reçues de France donnèrent un instant à la pauvre colonie l'espoir du retour. Elle avait depuis peu trouvé près de Hildesheim un gîte simple et agréable. Chose singulière, ce ne fut pas sans une sorte d'étrange regret que l'on se décida à le quitter. La demeure des exilés était abritée par de beaux ombrages, près des fraîches eaux de l'Innerste ; ils étaient là tous, aïeule, père, mère, petits enfants, oncles et tantes, s'aimant, s'entr'aidant de leur mieux ; presque tous jeunes et, depuis le retour du Condéen, gais en vérité et presque heureux. Et puis, comment ne pas aimer la vie, tant tourmentée, tant dure fût-elle, tant loin coulât-elle de la patrie, quand elle s'embellissait d'exquises choses comme celles-ci : un jour c'étaient des bobines de soie qu'une main inconnue envoyait aux jeunes dames françaises pour les aider dans la confection de petits ouvrages dont elles tiraient quelque profit, mais la bobine était creuse et l'on y trouvait un rouleau d'or, sans jamais pouvoir découvrir le bon cœur d'Allemand qui l'y avait caché. Ou bien, c'étaient des provisions de ménage, des légumes, mystérieusement déposés à la porte des pauvres Français par quelque artisan du voisinage, presque aussi pauvre qu'eux.

Du reste, l'espoir du retour en France ne dura qu'autant qu'il fallut pour quitter Hildesheim. Le Directoire ne versait pas autant de sang que la Terreur, mais il maintenait la proscription. L'amertume de cette déception fut un peu adoucie par la protection que leur accorda l'excellent duc de Brunswick.

Enfin le consulat et l'empire rendirent possible la radiation des émigrés de la liste des proscrits, et peu à peu, les uns plus tôt, les autres plus tard, la famille regagna la France.

Dès lors, M^{me} de Girangy, déjà mère d'un fils et de trois filles, commença à souffrir d'autres tourments. Rentrée au château de Courbouzon (1), il fallut reconstruire péniblement une fortune qui n'existait plus. Sa famille devenait nombreuse, et au bout de peu d'années elle se trouva composée de six filles et de deux fils. Ce peut être une source féconde de chagrins qu'une famille nombreuse ; c'est, en tous cas, une cause assurée de soucis permanents ; Dieu fit ici descendre tous les deux.

(1) Près de Lons-le-Saunier.

M^{me} de Girangy ne vit ses années s'accumuler à un point si rare que pour les sentir presque toutes marquées de cuisantes douleurs. D'abord elle perdit son père, puis sa mère, puis un fils, glorieusement mort pour une belle cause, mais enfin mort et mort loin d'elle, puis son mari, puis trois de ses filles, trois de ses petites-filles, déjà grandes et charmantes, et plusieurs arrière-petits-enfants ; sa bru, deux sœurs, deux beaux-frères et trois gendres ; enfin son petit-fils, le dernier héritier de son nom, jeune homme déjà plein de belles et bonnes promesses, de talent et de cœur. C'est à moi de partir, disait-elle, s'en plaignant à Dieu, et c'est moi qui les ensevelis tous.... C'était à regretter l'exil ; en exil, du moins, personne ne manquait, on se serrait, on s'appuyait les uns contre les autres ; ici l'on est décimé, dispersé par la mort. Mais aussi voilà à quelles épreuves se mûrit, se fortifie, se complète cette vertu de femme. Durant 75 ans, du moment où finit sa vie de jeune fille, elle souffrit et soutint le fardeau : pas un seul jour elle ne faiblit et ne faillit à sa tâche. Elle éleva ses nombreux enfants, soit pour la mort, soit pour la vie, dans cette atmosphère de douceur et de force qui était devenue son élément ; elle les nourrit de cette moelle chrétienne qui forme et prépare à tout. Cet intérieur de Courbouzon, grave, mais plein de parfaites bontés ; cette vie de château, sans aucun luxe, mais toujours honorable, simple et patriarcale, qu'elle faisait à son image, maintenait et gouvernait, était admirable à voir. Aussi, pas une âme pouvant sentir n'y pénétra jamais sans en recevoir l'atteinte. On entrait dans cette grande cour, modestement couverte d'une pelouse ; au fond les allées de vieux tilleuls, le jardin tracé à angles droits, où le goût moderne n'avait conquis qu'un petit coin pour des arbustes et des fleurs ; une habitation vaste et simple ; rien ou presque rien de changé d'il y a cent ans, tout respecté, tout conservé. On était reçu par M^{me} de Girangy, entourée et secondée par son fils et ses filles, et la douce gracieuseté de l'accueil tempérait l'aspect vraiment imposant de cette grande figure, devant laquelle on se sentait tenté de fléchir le genou comme devant la personification sainte de la vertu, de la souffrance et de la force chrétiennes.

Le fait est que cette femme comme on en voit si peu, comme, hélas ! on n'en verra peut-être bientôt plus, sans grande fortune et vivant dans la plus modeste retraite, était entourée au loin de la vénération de tous, tant elle avait mis de dignité dans sa vie. Elle semblait là comme un exemple du bien et du beau d'un autre âge, comme l'étiage vivant du niveau moral des anciens jours. Oui, ces sortes de figures sont rares, mais, à coup sûr, là où elles sont, descend et se repose le regard de la prédilection divine.

Je n'ai pu la revoir vivante, et ce me fut un regret bien amer. J'allai droit à son lit ; sur ses traits régnait la paix du ciel ; ses mains, qui pressaient le crucifix, disparaissaient presque sous un amas de chapelets, que de tous côtés on était venu y déposer pour les bénir par son contact.

Jusqu'à la dernière lueur de vie elle avait eu la pensée claire et droite, la parole ferme et douce comme toujours ; elle avait réuni et béni ses enfants, disant à chacun le mot allant au but ; réuni, béni et exhorté ses domestiques, demandant des pardons pour des offenses imaginaires, à tirer des larmes de tous les yeux. C'est qu'elle était de ces vieilles et fortes races que la mort ne surprend ni ne trouble, parce qu'en elles la foi détruit la mort. Nombreux et brillant dut être le cortège des parents qui l'avaient précédée et vinrent la recevoir sur le chemin du ciel ; parmi eux elle put voir sainte Françoise de Chantal que, comme mère et comme veuve, elle avait toujours tendrement et spécialement invoquée. Ce cortège céleste, je ne le vois que par la foi ; mais j'ai vu de mes yeux celui de la terre.

Quand le cercueil sortit et traversa les cours, elles se trouvèrent remplies de la population entière du village et d'un grand nombre d'habitants des paroisses voisines venus avec leurs prêtres. Tous avaient l'air consterné, beaucoup pleuraient, plusieurs étaient à genoux. C'est que tous perdaient à cette mort ; les pauvres surtout perdaient des secours, des consolations, ces bonnes paroles d'où sort le courage et cet aspect seul qui leur disait : Voyez, j'ai été pauvre aussi, aussi pauvre que vous, et ma part de douleur a été plus large que la vôtre.

Mais non, ces bienfaits, ces exemples ne sont point épuisés, ceux qu'elle a laissés en partant sauront les perpétuer et former comme un prolongement à cette belle vie.

V^{te} CHIFLET.

